

Numéro spécial

revue semestrielle

volume hors série

novembre  
2012

# Résolang

Littérature, linguistique & didactique

Dire, écrire, représenter,  
lire l'Histoire

ISSN 1112-8550

La revue *Résolang* entend promouvoir, en littérature, linguistique et didactique françaises et francophones, une recherche fondée sur le dialogue entre les disciplines et le réseau des chercheurs et équipes de recherche qui s'y consacrent, au sein des universités algériennes et avec leurs partenaires internationaux.

Attachée à refléter une recherche vivante et actuelle, elle s'ouvre aussi bien aux études des jeunes chercheurs et doctorants qu'à des programmes thématiques sollicitant des spécialistes d'origine géographique et de champs disciplinaires les plus divers.

Résolang ne publie que des articles inédits écrits en français. Les contributions présentées dans chaque numéro sont soumises à l'aval du conseil scientifique et d'un comité de lecture international anonyme.

### **Comité d'édition**

*Présidente* : Rahmouna Mehadji Zarior, *Université d'Oran*

Fewzia Sari Mostefa-Kara, *Université d'Oran*

Anne-Marie Mortier, *Université Lyon 2*

### **Conseil scientifique**

Président : Bruno Gelas, *Université Lyon 2*

Boumediène Benmoussat, *Université de Tlemcen*

Jacqueline Billiez, *Université Grenoble 3*

Jean-Paul Meyer, *Université de Strasbourg*

Hadj Miliani, *Université de Mostaganem*

Fewzia Sari Kara Mostefa, *Université d'Oran*

Djamel Zenati, *Université d'Alger*

### **Secrétariat de rédaction**

resolang@gmail.com

Université d'Oran – Faculté des lettres, des langues et des arts

B.P. 1524, El M'naouer, Oran 31000

### **Directeur de la publication**

Monsieur le Recteur de l'Université d'Oran

Les conditions de soumission des articles, les recommandations aux auteurs, la charte typographique de la revue et les mentions légales sont consultables sur les sites :

*site d'information* : <http://sites.univ-lyon2.fr/resolang/>

*site institutionnel* : <http://www.univ-oran.dz/revues/ruo/resolang/>



B.P. 1524, El M'naouer, Oran 31000, Algérie

## Dire, écrire, représenter, lire l'Histoire

HADJ MILIANI

*Avant-propos*

Écrire, raconter l'histoire : un questionnement complexe 3

FATÉMA KADI-BAKHAÏ

Les Algériens et leur histoire 7

FAOUZIA BENDJELID

La confluence des mémoires collective et individuelle  
dans *L'Amante* de Rachid Mokhtari 11

AICHA BOUABACI

Extraits du roman inédit

*Les secrets de la cigogne* (Saïda 1997) :  
« La guerre est finie » 27

Des soldats germaniques à Saïda 30

MILOUD PIERRE BENHAIMOUDA

Histoire et romans policiers d'Algérie 33

BOUZIANE BEN ACHOUR

Écrire le roman :  
écrire c'est pervertir le réel 59

DENISE BRAHIMI

La guerre d'Algérie dans le film *Hors-la-loi* 63

**ABDELKADER GHELLAL**

Ma destinée était écrite quelque part – Roman 71

**DAHO DJERBAL**

De la difficile écriture de l'histoire d'une société (dé)colonisée  
Interférence des niveaux d'historicité et d'individualité historique 79

**HAMID GRINE**

Le présage 89

**ABDELLALI MERDADI**

Mohammed Dib dans l'Algérie coloniale :  
Variations sur l'auteur 93



## Ma destinée était écrite quelque part

Roman

*Au mois d'octobre, j'ai reçu, à mon domicile une lettre qui provenait de Meknes. Je ne connaissais personne dans cette ville et j'ai cru à une erreur, mais c'était bien mon nom qui figurait sur l'enveloppe. Au dos était écrite une adresse en français. La couleur de l'encre, bien que noire, n'était pas identique des deux côtés de l'enveloppe.*

*Chaque adresse avait été écrite par une personne et un stylo différents. Aujourd'hui, il me semble très important de publier cette missive au début de ce récit.*

Monsieur,

Je suis ambassadeur au Maroc. Je vous ai envoyé par la valise diplomatique un courrier que vous devriez recevoir dans une quinzaine de jours.

Il contient sept manuscrits : le premier en arabe, les six autres sa traduction en plusieurs langues.

Le récit relate une vraie histoire, écrite par un jeune homme de trente ans en prison. Il est condamné à mort pour un crime qu'il a bien commis.

Un hasard miraculeux a voulu que ce texte me tombe sous la main. J'ai travaillé sur la traduction avec un écrivain marocain spécialiste de la littérature française en particulier et des littératures occidentales en général.

Pour des raisons de sécurité, il souhaite rester dans l'anonymat le plus total. À la fin de l'histoire, j'ai jugé utile d'ajouter quelques lignes pour préciser dans quelles circonstances ce texte est arrivé en ma possession.

J'ai pensé que vous seriez intéressé par sa publication. J'espère que je ne me suis pas trompé.

Avec mes sentiments les meilleurs.

A. D.

*La lecture de cette lettre m'avait vraiment intrigué.*

*Deux semaines plus tard, j'ai reçu le courrier dont on m'avait parlé dans la lettre. Il contenait en effet un manuscrit imprimé et un gros carnet rempli d'une calligraphie alambiquée, minuscule et serrée.*

*Pas de marge, beaucoup de ratures, des renvois et des flèches. Ces pages noircies de mots étrangers et étranges qui m'échappaient complètement m'ont envahi d'une oppression peu commune.*

*L'écriture était encore plus serrée et plus minuscule dans les dernières pages. L'auteur n'avait peut être pas d'autres cahiers, pensai-je. J'ai lu les versions arabe et française d'une seule traite, puis repris en main le gros carnet. Je l'ai feuilleté page par page, faute de savoir les lire. La gorge et le cœur serrés, j'avais l'impression de comprendre déjà la version espagnole, du moins la détermination de son auteur et la souffrance qu'exprimait cette écriture. Qu'une telle histoire fût vraie ou vraisemblable, je ne l'aurais jamais cru si je n'avais pas eu le carnet en main. Aucune hésitation, je le publierai point barre.*



*J'ai trente ans, je m'appelle Mesquine, mais je n'aime pas mon prénom.*

*Chez nous, dans notre quartier, tout le monde avait un surnom, le mien était «Msantah ould el mahaleb».*

*Le mahaleb était mon père. Je vais être jugé bientôt.*

*Mma m'avait nommé Mesquine parce que j'étais né le jour où la misère régnait dans toutes les maisons algériennes. Elle ne pensait pas un instant qu'un jour je serais mêlé à la justice française; moi non plus.*

*J'ai supplié le gros gardien de Serkadji pour qu'il m'apporte un carnet et un stylo, il a eu pitié de moi et exaucé le dernier souhait d'un condamné. J'ai lu plusieurs fois le Robert abandonné sur la corniche de la chambre où j'ai vécu plus de dix ans. J'aimais apprendre ce que les mots signifiaient; mais ne me rappelle pas tous les mots et leurs significations. Je n'ai jamais rien écrit, à part quelques poèmes, une cinquantaine, mais personne ne les a jamais lus. J'étais très bon à l'école; mais j'ai été renvoyé à quatorze ans: «orienté à la vie active.» m'a-t-on mentionné sur mon dernier bulletin; j'aurais bien aimé continuer et aller d'abord au lycée ensuite à l'université. J'adorais les sciences physiques: à dix ans, je me voyais déjà physicien. Personne dans ma famille, ni d'ailleurs dans tout notre entourage, n'avait jamais au grand jamais mis les pieds dans une université.*

*Là où j'ai grandi, il n'y avait que la misère et la violence, aucun destin n'échappait au malheur; dans ce monde-là, notre monde, la pauvreté écrase les hommes et les femmes, les rend des moins que rien, misérables, miséreux, méchants et laids: trop de misère fait que les gens, les plus tenaces, ne sont même pas capables de rêver. Ma tante, la sœur de ma mère, était drôle, fatiguée de naissance et belle, elle avait vingt six ans et rêvait encore, un peu trop peut-être. Mon père aussi était beau, il avait de grands yeux verts brillants et un visage rassurant pour un ouf comme s'amuse à l'appeler les jeunes de notre quartier. Moi, je ne suis pas beau, mais je ne suis pas laid non plus; maintenant dans cette cellule, je dois l'être. Les huit premiers jours de mon interrogatoire furent les plus lents dans toute l'histoire de l'humanité; cinquante quatre heures sans sommeil sous les coups de la matraque. Brûlures*

*corporelles indescriptibles. J'ai toutes mes dents brisées, le visage tuméfié, des côtes cassées et, lorsque je respire, tout mon corps me fait mal. Je prends seulement maintenant conscience que je vais être exécuté; attendre jour et nuit la mort dans cette cellule trop étroite et entièrement vide est au-dessus de toutes mes forces. Penser à mon père, l'imaginer à mes côtés, m'aide à ne pas devenir ouf comme lui, à supporter la douleur, la peur, parce que mourir comme ça, sans rien, m'effrayait énormément.*

*Je n'aurais jamais assez de larmes pour m'en laver les yeux. Larmes mouvantes sur mes joues, parcours sinueux jusqu'à mon cou, larmes filantes troublent ma vue. Peut-être qu'un jour, une personne lira ce carnet.*

*Peut-être qu'un jour quelqu'un me comprendra. Je ne demande pas à être approuvé, seulement compris.*

*N'est ce pas ?*

*Le gardien est sans doute terrifié par la tête que je dois avoir, mais aussi par mes gémissements.*

*La douleur est parfois insupportable. Aujourd'hui, il m'a glissé une serviette en papier bien ronde; au début, j'ai cru que c'était pour m'essuyer, je l'ai trouvé très attentionné et l'ai beaucoup remercié; mais j'ai constaté que c'était un bout de serviette froissée et un peu noircie. J'ai senti quelque chose au milieu, minuscule. C'était un petit bout de chocolat fait maison, soigneusement travaillé. Je l'ai mis tout de suite dans ma bouche. Il n'a pas l'air de quelqu'un d'ici, il doit venir de la ville pour oser une telle hardiesse. Je me sens dans un état étrange que je n'ai jamais connu auparavant.*

*Pendant mon interrogatoire, je n'ai pas dit mot,*

*J'ai reçu les coups sans cris, j'ai fait moi aussi le fou.*

*Ces sept jours m'ont fait comprendre le silence obstiné dans lequel mon père s'était réfugié. Sa façon absolue de s'être muré dans le silence imposait aux autres le respect et parfois les effrayait; se taire signifiait peut-être ne pas trahir la vérité; se taire, ce n'est pas refuser de parler, c'est parler encore. Je n'ai rien vu, pas la moindre mise-à-mort, on m'a tiré au sort, au dépourvu, mais exempt de remords. J'ai le visage vaincu mais le cœur incolore. Je suis perdu. On m'a lâché la main, sous mes pieds, je ne sens rien.*

*Il me manque, mon père le ouf. Il dit n'importe quoi mais son cœur ne s'était pas fermé. C'était un homme bon. Il avait décidé de choisir un autre monde, un monde à lui. Il avait fait de la parole son art de vivre. Il adorait se parler.*

*Quant à moi, arrivé à ce stade, j'ai le devoir, le besoin de raconter sa vraie histoire, notre histoire.*

*Le premier jour de mon interrogatoire, j'ai eu une diarrhée carabinée, certainement sous le choc de la violence dont j'étais l'objet.*

*Lorsque mon gros bourreau s'en est rendu compte, il a crié : «ce fils de putain a fait sur lui, je vais te montrer, moi, ce que c'est que se comporter comme un homme». Il m'a roué de coups, j'ai cru qu'il allait m'éventrer avec ses godasses comme si je l'avais défié.*

*Dire adieu à la vie, du moins à ce qu'il en restait, devenir irrémédiablement un taulard, n'était pas un cadeau dans mon entourage. Je suis resté un bon moment dans les toilettes, l'eau glacée m'était très désagréable.*

*Il a fallu que je sorte, parce que quelqu'un frappait à la porte, un autre condamné à tort.*

*Aujourd'hui, toutes sortes d'images se précipitent dans ma tête et me plongent dans la conclusion, mais je dois continuer. Allah, Arahmane Arahim, donne-moi la force de mener ce récit jusqu'au bout sans incohérence.*

*J'ai demandé à mon gros bourreau s'il n'avait pas un de ses bouts de bon chocolat, il a dit qu'il en apporterait le soir.*

*Il a des yeux exorbités, surprenants, en amande.*

*Mon père n'était ni vicelard comme la majorité des hommes de notre quartier, ni violent.*

*C'était un homme qui subissait la pauvreté et l'impuissance. Il disait que si la pauvreté était un homme, il l'aurait assassiné depuis longtemps, sans regrets.*

*Il avait la rudesse des fellahs, mais savait être tendre, rarement et à sa façon. Il m'avait dit une fois que, par certains aspects, je lui ressemblais, que j'avais aussi son mauvais caractère et que lui aussi était, comme moi, très bon à l'école. Je savais qu'il avait pris soin de ses frères et sœurs après la mort de ses parents, dès l'âge de treize ans, en travaillant tantôt la terre, tantôt la maçonnerie.*

*Je l'ai interrogé plusieurs fois à propos de mes grands parents, mais il s'était à chaque fois dérobé.*

*Le cinquante quatrième anniversaire de la mort de Mima, nous étions allés, comme chaque année, au cimetière.*

*Le fou était resté à la maison, il ne sortait jamais, pas même pour se rendre sur la tombe de sa mère.*

*Au retour, je m'étais allé m'asseoir dans la petite cour, derrière la petite chambre, la chambre rouge, dans laquelle mes frères, mes sœurs et moi roupillions. chaque saison,*

*Mma essayait de semer des plantes, mais ça ne poussait jamais, le ouf lui disait : tu n'as pas la baraka, tu n'as pas la main verte, et ça la vexait. Je regardais le ouf qui fumait, pensif; je me suis assis à côté de lui, il a tiré une bouffée de sa cigarette comme quelqu'un qui soupire.*

*J'étais parmi les rares enfants de notre quartier à fréquenter l'école. Beaucoup de familles n'avaient pas les moyens de scolariser leur progéniture.*

*L'école la plus proche était assez loin de chez nous et Mma s'inquiétait que je sois obligé de traverser des rues où grouillaient des dealers de tous genres, mais le malade tenait à ce que je continue l'école, Nous habitons une rue désolée dans le quartier Tiriguot, en hommage à Victor Hugo, un quartier misérable, mais pour des pauvres, mes frères, mes sœurs et moi étions toujours très bien habillés, ce qui suscitait l'animosité et la jalousie des autres, nos voisins. Chez nous, rien ne se crée, tout se perd et se transforme : Victor Hugo devient Tiriguot, Saint Thibault devient Chtaibo...*

*On m'a dit que tu vas être exécuté, vient de me dire mon ange gardien en me passant mon dîner et le morceau de chocolat.*

*— Je le sais.*

*— Tu n'as pas la frousse ?*

*— Je ne sais pas. Nous irons tous au paradis.*

*Il doit avoir dans les cinquante quatre ans ; moi avec ma trentaine, je suis aussi vieux que l'éternité.*

*Combien de jours et de nuits avant mon exécution, je n'en sais rien. Peu importe, je vais continuer et espère avoir assez de temps pour finir ce récit.*

*Bientôt, je ne serai plus de ce monde, j'ignore à quoi peut ressembler la mort ; par moments, je suis à la limite de mes forces, mais j'aimerais que l'histoire que je raconte dans ce manuscrit puisse me survivre.*

*Écrire me fait vivre alors que la mort m'attend derrière la porte de cette maudite cellule.*

*Tout est silence dans cette maudite cellule.*

*Je n'entends que les battements de mon cœur, les démons du passé s'élancent en moi, j'ai peur, j'étouffe, je ne veux pas mourir avec cette haine qui me transperce tout le corps et me ravage complètement.*

*Mes yeux n'ont rien à regarder, tout redevient silence car mon cœur refuse d'écouter la musique de la mort, la musique de l'absence... Je ne veux pas être exécuté avec cette souffrance unique que j'ai dû supporter. Je ne veux en aucun cas l'emporter avec moi dans la tombe, je veux mourir, mourir en paix, délivré, je dois épuiser ma grande souffrance dans cette maudite cellule. Je dois enregistrer ma véritable haine dans ce manuscrit.*

*Entre le sommeil et l'aurore, les amours en métaphores, rien ne peut rester figé car le temps doit passer.*

*Oui chers lecteurs l'ambiguïté de mon texte est constructive des rapports que j'entretiens avec vous.*

*Les indices d'une intention peuvent bien entendu être prélevés dans le contexte ou dans le texte.*

*Mais il est clair que cette intention inférée n'est pas Mon intention réelle.*

*C'est une hypothèse que vous devez faire pour construire votre lecture et non pas pour retrouver une intention initiale que bien souvent moi-même aurais du mal à me rappeler. La sincérité a besoin de signes faux, et évidemment faux, pour durer. Et comme, dirait Nabokov, une bonne combinaison doit toujours contenir un certain élément de tromperie.*

— *Qu'est-ce que tu as fait pour être condamné à mourir de la sorte ?*

— *C'est trop long à raconter, tu sais !*

— *Alors, c'est ça que tu es en train d'écrire ?*

— *Possible.*

*Ce n'était pas chose rare, ce genre de scènes dans notre quartier, j'ai toujours pensé que, pour les hommes pauvres, miséreux et misérables, la violence gratuite était la seule façon de prouver leur virilité, leur existence.*

— *C'est vraiment étrange que tu sois dans cet endroit.*

— *Je n'ai pas choisi, tu sais !*

— *Tu fais ton devoir envers ta patrie ? Ta chère patrie ?*

*Pourquoi ne réponds-tu jamais ?*

— *Je n'ai rien à te dire, tu n'as aucun droit sur moi.*

— *Je ne peux vraiment pas te parler, ce sont les ordres.*

— *Tu peux au moins m'écouter !*

*Hier, j'ai passé une nuit blanche.*

*Je ne me suis endormi qu'après l'appel à la prière du fadjr.*

— *Et, c'est de ma faute ?*

— *Mais, écoute-moi tête de mule !*

— *Je dois partir.*

— *Tu n'as pas le droit, je n'ai pas encore terminé mon rêve.*

— *Quel crétin ! De quel droit parles-tu ?*

— *Tu dois m'écouter, tu connaîtras la fin.*

— *Laquelle ? La tienne ?*

— *Non, la fin de mon rêve.*

— *Je dois partir, ils vont s'inquiéter de mon absence, j'ai trop tardé.*

*Tu me raconteras la suite une autre fois.*

*J'ai rêvé de Siffe hier soir, je ne me souviens pas très bien, mais je n'étais plus dans cette cellule, j'étais vendeur d'oranges dans un grand marché.*

*Il passait en voiture et je le voyais à travers la fenêtre.*

*J'ai failli lui dire que j'avais rêvé de lui.*

*J'ai tué deux rats et une taupe aujourd'hui; normalement ils se tiennent loin de moi, ils se méfient de mon instinct meurtrier; ils ont raison, je n'ai plus peur d'eux, alors qu'il y a quelques années seulement, rien qu'à la vue d'un petit cafard, j'étais saisi d'une terreur mortelle.*

*Ils le savent dans cette prison, la terreur, c'est moi.*





## **Résolang**

Revue publiée par les **Revue**s de l'Université d'Oran

### **Numéros parus**

N° 1 – 1er semestre 2008

N° 2 – 2e semestre 2008

N° 3 – 1er semestre 2009

N° 4 – 2e semestre 2009

N° 5 – 1er semestre 2011

N° 6/7 – 2e semestre 2011

N° 8 – 1er semestre 2012

Hors série – novembre 2012

### **À paraître**

N° 9 – 2e semestre 2012

Sommaires, appels à contribution, charte typographique :

**<http://sites.univ-lyon2.fr/resolang/>**

Achévé d'imprimé en novembre 2012  
sur les presses de l'imprimerie Mauguin  
18, place du 1er novembre, 09000 Blida

Composition : Anne-Marie Mortier

ISSN 1112-8550

IMPRIMÉ EN ALGÉRIE (*printed in Algeria*)

**Dire, écrire,  
représenter, lire  
l'Histoire**

**Hadj MILIANI**

*Avant-propos*

Écrire, raconter l'histoire : un questionnement complexe

**Fatéma KADI-BAKHAÏ**

Les Algériens et leur Histoire

**Faouzia BENDJELID**

La confluence des mémoires collective et individuelle  
dans *L'Amante* de Rachid Mokhtari

**Aïcha BOUABACI**

Extraits du roman inédit *Les Secrets de la cigogne* :

– « La guerre est finie »

– Des soldats germaniques à Saïda

**Miloud Pierre BENHAIMOUDA**

Histoire et romans policiers d'Algérie

**Bouziane BEN ACHOUR**

Écrire le roman : écrire c'est pervertir le réel

**Denise BRAHIMI**

La guerre d'Algérie dans le film *Hors-la-loi*

**Abdelkader GHELLAL**

Ma destinée était écrite quelque part

**Daho DJERBAL**

De la difficile écriture de l'histoire d'une société (dé)colonisée.

Interférence des niveaux d'historicité et d'individualité historique

**Hamid GRINE**

Le présage

**Abdellali MERDACI**

Mohammed Dib dans l'Algérie coloniale :

Variations sur l'auteur

ISSN 1112-8550